ROGGE, Jörg, *Fürstin und Fürst. Familienbeziehungen und Handlungsmöglichkeiten von hochadeligen Frauen im Mittelalter*

Olivier Richard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/575>

DOI : 10.4000/ifha.575

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Olivier Richard, « ROGGE, Jörg, *Fürstin und Fürst. Familienbeziehungen und Handlungsmöglichkeiten von hochadeligen Frauen im Mittelalter* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/575> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.575>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

ROGGE, Jörg, *Fürstin und Fürst. Familienbeziehungen und Handlungsmöglichkeiten von hochadeligen Frauen im Mittelalter*

Olivier Richard

- 1 Les gender studies ont fait leur chemin jusqu'à la médiévistique allemande, mais, comme le constate l'éditeur scientifique dans son introduction, sans avoir suscité de synthèse sur le mode de vie des princesses. Cet ouvrage collectif issu d'un colloque qui se tint à Mayence en 2002 entend aborder trois questions principales : Quelles sont les conditions et les formes de la vie quotidienne des princesses dans leur famille et en particulier au sein du couple conjugal ? Quelles sont les conditions de leurs actions comme princesses, et surtout comme régentes ? Leur marge de manœuvre sont-elles plus grandes dans le siècle ou à l'intérieur d'un couvent ?
- 2 Les 13 contributions sont distribuées en trois grandes parties. La première, sur la vie quotidienne et familiale des princesses, s'ouvre avec Ch. KLEINJUNG sur le sort des filles de la haute noblesse dans les couvents aux XIII^e et XIV^e s. : à la question classique de la liberté du choix de la vie religieuse s'ajoute celle de leur entretien, digne ou non de leur rang. Les sources sont jusqu'au XIII^e s. presque uniquement des Vitae ou des chroniques ecclésiastiques. L'auteure invite à distinguer entre moniales et dames chanoinesses, à garder à l'esprit les spécificités de la haute aristocratie, comme les désirs de memoria ou de prestige, et conclut sans grande surprise sur une interdépendance entre ces filles et leurs familles d'origine. C. NOLTE, dans un bel article, s'intéresse à la santé des prince(sses) vers 1500, comprise non comme état objectivable, mais comme un ensemble de comportements relatifs au corps, en montrant que le style de vie princier allait de pair avec des comportements corporels comme intellectuels spécifiques, le « corporel » ayant chez les princes une dimension politique, le prince se devant de montrer sa vitalité, d'être fécond, et résister aux épidémies, empoisonnements et autres « maux de cour » tels que la syphilis ou la mélancolie. La cour apparaît comme

un lieu organisé pour le maintien des princes en bonne santé mais dont l'environnement social favorisait un mauvais état physique et psychique. C'est aux relations entre prince et princesse qu'I. FENDRICH consacre son article, centré – après une longue introduction – sur l'analyse linguistique de la correspondance entre Albrecht-Achilles et Anna de Brandebourg-Ansbach ; le prince tutoie sa femme, se permet des obscénités ouvertes, sans jamais dévoiler de sentiments, lui donne des ordres, alors qu'en retour elle le vouvoie, exprime son amour pour son époux, ne se permet pas de privautés : les rôles respectifs de l'homme et de la femme sont parfaitement respectés, et reflètent les structures patriarcales du couple. Pour finir cette section, B. ASZTALOS propose un tableau de la vie quotidienne des femmes de la noblesse hongroise, en particulier transdanubienne, à l'époque moderne.

- 3 La deuxième grande partie – régentes dans le siècle et princesses au couvent –, consacrée aux femmes de la haute noblesse en politique, est avec sept contributions de loin la plus riche et d'une grande cohérence, les auteurs s'étant tous efforcés de répondre à la même question des marges de manœuvre des princesses. B. ELPERS, à partir de sources historiographiques, analyse les caractéristiques des régentes, mères de princes mineurs, dans un long XIIe s. (1100-1230) : avec l'exemple de Sophie de Styrie, veuve du margrave Leopold le fort de Styrie, on peut les résumer à trois traits principaux : éduquer (le fils héritier), gouverner (la principauté), conserver (la mémoire) (p. 158). D. ZUNKER, se penchant sur le cas de Gertrud von der Lippe, abbesse de Herford, s'interroge sur l'arrière-plan familial, politique et intellectuel rendant possible son action, entre forces politiques et ecclésiastiques régionales et suprarégionales. Sa position d'abbesse l'obligeait à employer ses forces et relations pour le bien de son abbaye, mais elle devait aussi agir pour celui de sa famille, à qui elle devait sa place. S. SCHMITT examine le pouvoir des princesses ecclésiastiques, de son acquisition – l'élection de l'abbesse, les différents niveaux du pouvoir spirituel, puis temporel, enfin les points où le pouvoir des abbesses se différencie de celui des abbés. Si le prévôt d'une collégiale peut détenir d'autres prébendes, faire carrière ailleurs dans l'Église, l'abbesse ne peut compter sur cette possibilité, même si les cas de cumuls existent et se multiplient à l'époque moderne. Avec les deux exemples de Loretta von Sponheim pour le XIVe s. et de Louisa von der Mark, Herrin zu Eppstein-Königstein pour le XVe, R. SCHÄFER s'interroge sur les marges de manœuvre des régentes de la haute noblesse à la fin du Moyen Âge. Celles-ci dépendent de trois facteurs : des dispositions testamentaires du mari, des relations avec les grands officiers et la parentèle, enfin de la personnalité de la dame. Un bon départ pouvait assurer à la régente un pouvoir comparable à celui du prince (sauf pour la transmission de fiefs et la justice). A. RÜTHER montre à l'aide du récit « autobiographique » de la femme de chambre d'Elisabeth, veuve d'Albrecht II, comment Elisabeth réussit à imposer son fils Ladislas le Posthume comme roi de Hongrie, de Bohême et roi des Romains. Mais il constate que « certes ce sont principalement des femmes qui agissent, mais [que] tout tourne autour du petit roi, et [que] les femmes ne cherchent jamais à prendre la place de leur protégé » (p. 242) : une action féminine pour un pouvoir masculin. P. PUPPEL étudie l'exemple d'Anna, veuve du landgrave de Hesse Guillaume II au début du XVe s. Ses difficultés à s'imposer comme régente pour le compte de son fils tenaient autant au fait de confier le pouvoir à une femme qu'aux réticences de la noblesse territoriale face à la domination princière dans un contexte de formation des puissances territoriales. Cette deuxième partie se clôt sur une synthèse de K. WALSH, qui appelle à ne pas réduire la princesse à l'épouse du prince qui la remplace lors de ses absences et, pour le

reste, agit comme mécène et « mère » du pays. La situation personnelle, les capacités, pouvaient permettre à des femmes de se créer une sphère de pouvoir.

- 4 La troisième partie, « Veuvage, mort, funérailles », réunissant bizarrement seulement deux contributions sans aucun rapport, s'ouvre sur cette idée de la dépendance des princesses envers les hommes, avec les réflexions de R. BIRKMEYER sur l'entretien des princesses veuves au XVe s, centrées sur le cas de Marguerite, née duchesse de Savoie, comtesse palatine du Rhin par son premier mariage, puis remariée avec Ulrich V de Wurtemberg-Stuttgart au milieu du siècle. Le remariage pouvait pour la princesse paradoxalement être le moyen d'obtenir, en la personne du nouveau mari, un soutien pour défendre ses droits de veuve.
- 5 Le volume se termine par une analyse des funérailles de princesses, vues comme des « événements publics », avec l'exemple de Marguerite de Henneberg (†1509). Par rapport aux enterrements des princes, les enjeux de pouvoir sont moins grands, la pompe souvent moins affirmée, mais il s'agit malgré tout autant d'une cérémonie courtoise que d'une célébration religieuse, explique C. BABENDERERDE. Ces funérailles reflètent bien les contradictions entre le désir de memoria chrétienne et les obligations de représentation princière.
- 6 On pourra regretter que plusieurs contributions ne prennent en considération que les recherches allemandes, comme si rien ne s'était fait sur le sujet ailleurs, ou encore, après H. WUNDER, dont les conclusions du colloque sont résumées...en fin d'introduction, on souhaitera de mieux distinguer les époques et les différences régionales ; mais au total, cet ouvrage collectif répond bien aux questions posées en introduction, tout le monde s'étant attaché à évaluer la liberté d'action des princesses ; il en ressort, certes sans grande surprise, que c'est grâce à la bienveillance de soutiens masculins que les princesses pouvaient accéder à une influence politique ou sociale de quelque importance. Enfin la multiplicité des exemples produits, qu'un index permet de retrouver facilement, rend le volume très utile.
- 7 Olivier RICHARD (Université Marc-Bloch – Strasbourg II)